Document généré le 27 avr. 2024 03:20

Revue d'histoire de l'Amérique française

ANGUS, Ian, *Canadian Bolsheviks. The Early Years of the Communist Party of Canada*. Montréal, Vanguard Publications, 1981. xii-404 p. 9,95 $.

Bernard Dionne

Volume 39, numéro 1, été 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/304330ar
DOI : https://doi.org/10.7202/304330ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dionne, B. (1985). Compte rendu de [ANGUS, Ian, *Canadian Bolsheviks. The Early Years of the Communist Party of Canada.* Montréal, Vanguard Publications, 1981. xii-404 p. 9,95 $.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *39*(1), 91–93. https://doi.org/10.7202/304330ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

COMPTES RENDUS

ANGUS, Ian, *Canadian Bolsheviks. The Early Years of the Communist Party of Canada*. Montréal, Vanguard Publications, 1981. xii-404 p. 9,95$

Pour Ian Angus, les choses sont claires: le stalinisme a tué dans l'oeuf le jeune Parti communiste canadien vers la fin des années vingt. Venant d'un partisan avoué des thèses de Léon Trotski, une pareille condamnation ne saurait étonner. Mais il reste que ce fort volume repose sur une documentation exhaustive et parfois inédite couvrant les dix premières années d'existence du PCC. A partir de sa création en 1921, Angus analyse la «contre-révolution» stalinienne qui aurait entraîné subtilement la destruction du PCC en tant que parti révolutionnaire au Canada. C'est ainsi que la plus forte organisation de gauche jamais mise sur pied au Canada se transforma peu à peu en «valet de l'Union soviétique», en «Parti de Tim Buck».

Dès le départ, l'auteur déclare que l'impartialité lui est étrangère et que le marxisme lui sert de guide analytique. Il ne prétend pas offrir une histoire complète du PCC, le Québec et la question des femmes étant des sujets qu'il n'a pu aborder. En revanche, il s'étend longuement sur tous les débats majeurs qui ont marqué la vie du Parti au cours des années 1921-1931.

La première partie du livre est consacrée aux premières années du Parti. Ce dernier tente alors d'appliquer la doctrine léniniste à la réalité canadienne. Les origines du Parti, les différents mouvements socialistes, la grève générale de Winnipeg, la lutte contre la *One Big Union*, alors jugée ultra-gauchiste; la création de la *Trade-Union Educational League*, et une féroce révision du rôle historique que Buck lui-même s'est attribué dans des ouvrages officiels, constituent l'essentiel de cette première partie.

La contre-révolution stalinienne et ses effets sur le PCC sont analysés dans la seconde partie du volume. Angus prend soin d'établir les rapports de force dans l'ensemble de la société canadienne. Les années vingt ne sont pas tendres pour le mouvement ouvrier et, à bien des égards, elles rappellent la situation actuelle: baisse dramatique du nombre de syndiqués (qui passe de 375 000 en 1920 à 280 000 en 1932), du nombre de grévistes (256 grèves et 234 000 grévistes en 1921 contre 88 grèves et 91 000 grévistes en 1932), virage technologique et nouvelle approche en relations industrielles avec nul autre que Mackenzie King. Tout cela a suivi la défaite ouvrière de Winnipeg (1919).

L'adoption du «socialisme dans un seul pays» par Staline a eu pour effet de priver la révolution mondiale de son organisme dirigeant, l'Internationale communiste, et de son modèle révolutionnaire, l'URSS. L'auteur reprend sans la nommer la thèse de Fernando Claudin (*La crise du mouvement communiste du Komintern au Kominform*, Paris, Maspéro, 1972). L'IC se transforme en effet en instrument docile de la politique extérieure soviétique, incapable de guider les PC nationaux. A preuve, selon Angus, le manque de jugement de

l'Internationale lors de l'adoption d'une ligne politique nationaliste par le PCC en 1925. Le chef Tim Buck décréta soudain que le Canada n'était rien de plus qu'une colonie de la Grande-Bretagne, la proie d'une future guerre entre les États-Unis et l'empire britannique! La lutte pour l'indépendance canadienne devenait le mot d'ordre du PCC. Or, ce tournant pour le moins surprenant émanait en droite ligne de l'IC et de Staline qui favorisaient alors les alliances avec les bourgeoisies nationalistes susceptibles de pactiser avec les communistes, comme ce fut le cas en Chine, par exemple, avec le Kuomintang de Tchiang-Kai-Chek.

Dans cette foulée nationaliste, les communistes canadiens se retirèrent des syndicats internationaux (américains) du CMTC pour adhérer au nouveau Congrès pan-canadien du travail de A. R. Mosher en 1927, parce qu'il était anti-américain et nationaliste. Mais, en 1929, nouveau son de cloche des dirigeants communistes de l'IC: le nationalisme est redevenu une vertu «bourgeoise», il ne faut plus tenter de s'allier aux bourgeoisies nationales qui doivent, au contraire, être combattues avec la dernière des énergies. Le capitalisme traversait alors, selon eux, une «troisième période» qui le précipitait inéluctablement vers la crise finale et il n'était alors pas question de temporiser et de faire alliance avec des nationalistes. Les communistes canadiens se mirent alors à critiquer la centrale de Mosher, ils en furent exclus et, de nouveau, ils se retrouvèrent en marge du mouvement ouvrier canadien.

La troisième partie du volume analyse le «coup d'État» de Tim Buck contre la direction du Parti au cours des années 1928-1929. En quatre mois, le Parti et la Ligue des jeunesses communistes perdirent pas moins des trois-quarts de leurs membres. Les anciens dirigeants Jack MacDonald, William Moriarty et Michael Buhay furent expulsés. Des scissions firent éclater les sections finlandaise et ukrainienne du Parti et un tout nouveau groupe de leaders s'empara du pouvoir. Tim Buck, Leslie Morris, Stewart Smith (envoyé à l'école Lénine de Moscou), Sam Carr, Oscar Ryan et Charlie Sims allaient dominer le Parti pendant plus de trente ans.

Pour Angus, ce groupe adopta une méthode de direction rigide qu'il appelle le «centralisme bureaucratique». Le culte à Tim Buck se développa. Les dissidents, qui autrefois pouvaient s'exprimer dans le Parti, étaient impitoyablement expulsés à la moindre divergence. Ceux qui retournèrent plus tard au Parti, comme le montréalais Michael Buhay, durent prononcer d'humiliantes auto-critiques pour convaincre de leur bonne foi. Enfin, les dictats de Moscou avaient force de loi dans un Parti qui avait perdu tout sens critique.

De 1928 à 1935, le Parti communiste entra dans une période de sectarisme sans précédent. La création, «artificielle», selon Angus, de la Ligue d'Unité Ouvrière, une centrale syndicale «rouge» indépendante, s'inscrivait dans ce courant. Contredisant Irving Abella notamment (auteur de *Nationalism, Communism and Canadian Labour*, Toronto, University of Toronto Press, 1973), Angus soutient que la LUO fut bien plus un facteur de division dans le mouvement ouvrier qu'une inspiration. Au nom de la lutte contre les «bureaucrates fascistes des unions de métier», le PCC alla même jusqu'à défoncer les piquets de grèves des ouvrières du vêtement à Toronto, en 1931, sous prétexte qu'elles étaient affiliées au syndicat international et non à la LUO. Exemple isolé ou pratique courante? Il reste que la Ligue dirigea beaucoup de grèves au

cours de ces années difficiles et que si ces grèves ne se terminaient pas toujours par des victoires, elles maintenaient un esprit de combativité dans la classe ouvrière qui n'allait pas sans apeurer les dirigeants des syndicats moins combatifs.

En conclusion, Angus s'en prend à la politique de «front populaire» de 1935, politique qu'il juge «non-léniniste» et collaboratrice avec la bourgeoisie. Il va même jusqu'à dire que cette stratégie contenait en germe la signature du pacte germano-soviétique de 1939! Comme de raison, l'ouvrage se termine par une apologie des dirigeants communistes qui ont choisi d'appuyer Trotski contre Staline.

Si on fait exception de quelques conclusions hâtives, le livre de Ian Angus demeure utile pour comprendre les revirements de ligne du PCC au cours des années vingt. C'est un précieux complément au méticuleux travail de William Rodney (*Soldiers of the International, A History of the Communist Party of Canada, 1919-1929*, Toronto, University of Toronto Press, 1968) et bien entendu un contrepoids à la très officielle histoire du Parti, *Canadian Party of Socialism* (Toronto, Progress Books, 1983) qui n'est publiée qu'en anglais. Souvent de façon provocante, mais en s'appuyant sur une solide documentation (le lecteur trouvera 43 pages d'annexes reproduisant des documents internes souvent inédits du Parti), l'auteur nous présente avec conviction l'histoire de la «trahison» d'un idéal révolutionnaire. Il a peut-être négligé au passage d'analyser les chances réelles qu'avait cet idéal de s'enraciner dans la société canadienne de l'époque.

Professeur d'histoire
CEGEP de Saint-Jérôme

BERNARD DIONNE